

1

Cet homme était arrivé avec six minutes d'avance : le temps de fumer une cigarette, de compter un millier de voitures sur cette portion du périphérique en cette heure de pointe, d'envoyer balader ce pigeon mal élevé acharné à chercher une nourriture imaginaire dans le périmètre de ses chaussures, de chanter en intégralité une de ses chansons préférées, de voir ces nuages transformer le ciel, de siroter doucement ce mauvais café trop chaud, de trouver cette attente trop longue ou trop courte, le temps de ne pas avoir assez de temps. Bref, il attendait, avachi sur ce vieux fauteuil en velours rouge décrépi et couvert de taches, seul, dans ce lieu désert, inattendu et pas franchement accueillant. Son cerveau inquiet se demandait ce que faisait là ce distributeur à café dans ce hangar éventré, qui venait s'y servir une tasse ? Au milieu des rats, des bruits d'ailes au dessus de sa tête, des miaulements de chats mal nourris, de cette odeur âcre, prégnante.

Quelle fichue idée de s'être rendu là ! pensait-il, se retrouver au milieu de nulle part pour profiter de cette occasion unique de se faire un max de fric, de rebondir de la misère, de sa vie de moins que rien. Il sortit de son étui son pistolet, un 11,43, éjecta le chargeur, s'assura

de la présence des cartouches, le remit, fit pénétrer un de ces projectiles dans la chambre de l'arme puis la prit dans sa main gauche, prête à gérer définitivement tout contentieux inutile.

Un vieux coupé Lancia bleu turquoise stationnait dans la boue à dix mètres de lui, ses jantes brillaient dans le soleil déclinant. Autour, quelques vieilles carcasses désossées faisaient pâle figure. Les bruits diffus d'un cirque installé plus loin, sous un pont du périphérique, parvenaient jusqu'à lui, avec pour fond sonore incessant, celui des véhicules, minuscules silhouettes éphémères toujours en mouvement.

Le monde des circassiens ne lui était pas étranger. Il connaissait sa beauté, sa violence, les relations si compliquées entre les hommes et les animaux, le combat incessant qu'impliquait le dressage entre les fauves et leurs dompteurs, les éléphants qui écrasaient leurs soigneurs, ce monde de l'étroit où l'exiguïté des cages conduisait parfois leurs locataires à la folie, la stéréotypie, lui avait dit un jour un vétérinaire spécialement déplacé pour une hyène refusant de travailler. Le souvenir d'un ours lui revint. Un ours à collier cycliste parcourant la France sans dossard pour effectuer ces tours de piste, chaque année, des kilomètres de connerie humaine et de méchanceté à se farcir, avec ces gosses bruyants et mal élevés qui criaient sans arrêt et riaient quand il trébuchait. Un soir, las de son sort, il s'était jeté sur la première victime expiatoire qu'il avait croisé, un brave chien aux vertèbres en morceaux suite à une mauvaise réception lors d'un salto arrière, une bête ne servant plus à grand-chose, condamnée à finir ses jours encordée à une roulotte.

Puis, il repensa au drame qui avait signifié la fin de son séjour dans ce petit chapiteau itinérant, ces images venaient encore fréquemment s'inviter dans son esprit.

Les six minutes venaient de se terminer. Il guettait quelque chose, un bruit, une voiture, un signe quelconque, un messenger du danger, ses sens étaient aiguisés. Son esprit tourmenté se demandait pourquoi on l'avait convié à ce rendez-vous dans un lieu si sordide et isolé pour monter un coup ? Même s'il savait que chez les truands, pour un gros casse, tout peut se justifier, y compris les situations les plus absurdes. Celui qui l'avait convié à ce rendez-vous ne lui avait presque rien dit sur cette putain d'affaire censée le renflouer jusqu' à ses derniers jours. Finir dans le luxe, le rêve de tout truand, avec une belle sépulture en marbre prête à recevoir la plus belle des épitaphes, pour épater les proches encore vivants. Une belle revanche de fin de vie, remonter la pente dans la dernière ligne droite, la panacée ! Afficher enfin une certaine réussite dans une carrière de truand, le pied intégral !

Un bruit bizarre qui lui parut indéfinissable mais inquiétant le fit sursauter. Il n'eut pas le temps de réfléchir au déclencheur de ce son qui lui semblait pourtant familier. Une douleur atroce à la tête aussitôt suivie de l'écoulement d'un filet de sang rapidement devenu geyser le fit tomber à la renverse. Son corps fut chargé dans le coffre d'une voiture évidemment volée, une doublette, le clone parfait d'une 306 Peugeot gris métallisé appartenant à un brave retraité de Montmorency qui s'en servait presque exclusivement pour amener son épouse à ses cours de stretching. Il fut ensuite jeté dans un étang, lesté

de deux parpaings et comme tous les cadavres lestés, les gaz engendrés par sa décomposition le firent remonter à la surface, vision soudaine d'horreur d'un pêcheur et de son jeune fils, fantôme surgissant d'une eau dormante.

Quelques semaines plus tard, en état de putréfaction avancée, son corps fut autopsié de nuit par un jeune médecin légiste, la clope au bec, officiant devant un encore plus jeune lieutenant de police, tout juste sorti de l'école de Cannes-Ecluse et bénéficiant de l'aide assez problématique d'un assistant vieux et velu, au visage taillé à la serpe, plus gris que la couleur de sa blouse, qui s'exclama devant le tatouage d'un tigre qui avait résisté au poids des années et au séjour dans l'eau croupie de l'étang : Tout le monde se fait tatouer maintenant, avant c'était les taulards, puis les militaires, après les pédés, aujourd'hui les femmes, bientôt les gosses ! La manche légèrement relevée de sa blouse révélait un bref aspect de sa peau encrée : une grenade dégoupillée tatouée à l'aiguille dans une chambre misérable d'un hôtel à putes minable d'une ville sinistre, un soir de beuverie. Il en était très fier et ce tigre qui avait coûté mille euros à son ex propriétaire lui paraissait pâle, sans vie, une sorte de beauté aseptisée, exsangue d'authenticité, née sans vécu autour, aussi mort que le cadavre qui le portait.

*

* *

Lorsqu'il était encore adolescent, il avait connu le Paris des truands de l'occupation, le légendaire Pierre Loutrel dit Pierrot le Fou, pour sa propension à tirer de

manière excessive sur tout ce qui se mettait en travers de sa route lors de ses nombreux braquages. Ce défaut lui avait d'ailleurs coûté la vie, une balle mal logée dans son corps tirée par son propre flingue lors d'un braquage. A l'âge de seize ans, il avait osé franchir les portes du siège de la Carlingue, rue Lauriston dans le 16^e arrondissement. Il y avait vu Lafont le chef de ces supplétifs de la Gestapo, Bonny son adjoint, un ancien flic ripou révoqué avant la guerre et remis en service par les nazis et des putes aussi en pagaille, toutes du genre femmes galantes, selon le jargon de l'époque, de la bruyante, de la fantaisiste, de la tout en plumes ou en poils, prêtes à s'ouvrir dès le premier ordre, et il avait entendu les cris de ceux qu'on torturait. Après la guerre, son quartier des grands boulevards était devenu le terrain de guerre des corses et des juifs sépharades. Il avait compté les morts, failli être tué deux fois, puis le partage s'était fait, pas vraiment équitable mais suffisant pour enrayer les tués au combat des deux camps. Depuis une dizaine d'années, cet homme vivait là, dans cet immeuble sinistre de briques rouges typique des années trente, coincé entre deux bâtiments haussmanniens, à une centaine de mètres du plus grand cinéma parisien : le Rex, bâti en 1932 par un architecte s'inspirant du Radio City Music Hall de New York. Le nom de l'architecte et l'année de fin de construction étaient inscrits sur la façade : une petite plaque de pierre discrète, sobre : 1934, architecte Ferdinand Merisot. Au dessus de l'entrée de l'immeuble on pouvait lire : Logement des travailleurs de la Seine et de leurs familles et des pupilles de la Nation, ce qui n'était plus le cas depuis le début des années soixante.

A chaque fois que ce type lisait le nom de l'architecte sur la plaque, il pensait : pas un champion de l'insonorisation, ce Merisot, un vrai allié du bruit.

De fait, les nuisances sonores se répandaient dans l'immeuble, verticalement, horizontalement. Toute cette intimité sonore nauséabonde s'invitait chez les voisins, débordait partout. Son appartement faisait exactement trois fois la taille de sa dernière cellule. Il consistait en une pièce grise et sale qui lui servait pour tout et une salle de bains WC dévolue à ses ablutions, ses besoins naturels et également au rangement d'objets divers. Sa vie avait été une longue alternance de périodes de liberté et de séjours en prison. Il était arrivé ainsi, au bout de sa route, sans presque rien.

Ce vieil homme avait vu son quartier changer, le milieu changer ; lui même n'avait plus rien du bellâtre d'antan, avec ce visage cireux, ces yeux globuleux, cet air constamment renfrogné, ce corps flottant dans ce costume trop grand pour lui aux poches raccommodées, ce dentier qu'il trempait chaque soir dans ce verre bleu posé à gauche de son lit, ses deux paires de chaussures si usées mais tellement confortables, ce biscuit des années trente représentant un écureuil tenant une noisette. Il était devenu un petit vieux, ratatiné par l'âge, un petit vieux à chapeau des bancs parisiens qui zyeute encore un peu les jolies filles, regarde les touristes, un petit vieux qui ne sert plus à rien sauf à donner l'heure aux passants ayant oublié leur montre et leur portable. Un être confit dans ses souvenirs, englué dans son quotidien répétitif, ne vibrant plus pour rien, hermétique aux autres, un individu idéal pour un hospice ne réclamant sur rien, juste

à manger et à boire, un verre d'eau un bol de soupe, et qu'on lui foute la paix.

Sa seule vraie raison de vivre désormais, c'était un compagnon de quinze kilos : un terrier de Boston, appelé aux Etats-Unis : american gentleman pour toutes ses qualités censées en faire le chien parfait et dont la reconnaissance dans le milieu universitaire lui avait permis de devenir l'emblème d'une université américaine prestigieuse. Avec ce compagnon, il arpentait les trottoirs, et se baladait dans un petit jardin public, toujours le même périmètre de promenade réduit, les mêmes chiens, les mêmes maîtres. Il interdisait à son animal tout contact avec ses congénères, le menant laisse courte, n'allongeant cette entrave que pour lui permettre d'accéder à un urinoir canin.

Les pieds dans ses grosses pantoufles vertes, les poils du torse désormais tous blancs sortant de ce peignoir volé il y a des lustres dans un hôtel de luxe de Cannes dont les initiales avaient été effacées par le temps, il parcourait ce quotidien dont il ne lisait toujours que la rubrique faits divers. Avant de s'informer de la vie des truands, il avait toujours le même rituel. Il se versait à mi-verre une liqueur jaunâtre que presque plus personne ne vendait et installait son chien baptisé Hector Pinpin, en hommage à Zola, le seul vrai écrivain qu'il ait lu ou à son chien d'écrivain baptisé ainsi, sur ses genoux entre lui et le journal. Cette posture provoquait chez l'animal un assouplissement immédiat ne nuisant pas à la lecture.

La première affaire concernait un motard qui s'était tué sur les quais de Seine. On avait trouvé sur lui une arme approvisionnée, un revolver Smith et Wesson 38

spécial 6 coups et un portefeuille sans aucun papier d'identité, juste une carte d'entrée à un sex-club de Pigalle. Ce mec montait au braquage pensa Jo en reniflant, car depuis toujours, tout le monde l'appelait Jo. Il en avait ainsi presque fini par oublier son vrai prénom, celui des appels, du mitard, des PVS, des levées d'écrou, celui encore plus lointain des cours de récré, de la rue, de l'enfance, de l'apprentissage de la débrouillardise pré-lude à la délinquance.

Devant l'âge présumé du motard : entre 20 et 25 ans, il dit à voix haute, se parlant à lui-même ce qui devenait de plus en plus fréquent chez lui : – trop jeune pour mourir et aussi connement.

La seconde relatait une banale rixe à la sortie d'une soirée privée très sélect dans le septième arrondissement : un meurtre entre jeunes BCBG, les riches se tuent entre eux maintenant ! pensa-t-il. Il referma le journal, but une gorgée, se mit sans raison à penser à sa concierge, cette petite bonne femme sans âge, avec son chignon gris, ses grosses lunettes d'écaille, son pas toujours rapide, son regard fouineur. Il ne lui avait jamais donné d'étrennes, et ne la saluait jamais, simplement parce qu'il n'aimait pas sa tronche, son nez à piquer des gaufrettes, un tarin à fureter partout, une vraie machine à flair, une gueule d'espionneuse, du style à coucher avec les boches sous l'occupation, à garder l'air fier, exhibée tondue à la Libération, à aimer les flics, à aller à leur rencontre, leur faire des mimiques, bien tout expliquer, tout raconter sur tout le monde, une chasseuse de défauts, prête à tout, même pas pour du fric, juste pour se rehausser un peu de sa condition, un peu de considération, juste cela. Elle lui

faisait songer au comportement des mouchards en prison : être bien vu des gardiens, de leurs chefs, du directeur, la panacée, la pose extatique de leurs visages quand ils devaient balancer, apprentis espions besogneux, leur petite bouffée d'orgasme dans la salissure avec l'autorité en face bien écoutante et prête à sévir.

Son chien avait bougé et le regardait fixement. Il aimait ces yeux de tendresse et de coquinerie, prélude à des caresses ou une ballade dans le square d'en face, un des derniers parisiens autorisés aux chiens. Jo se leva, finit les quelques gouttes qui restaient dans son verre. Il sentait de plus en plus ses rhumatismes, ses os traversés par des balles ennemies. Ses déplacements devenaient difficiles, même son chien si calme qui ne tirait jamais sur sa laisse sauf pour aller quémander des câlins, lui faisait désormais peur : hantise de la chute, un trou dans le trottoir, un autre chien plus gros qui affole, une cannette métallique de ces bières de zonards fortes en degrés, un ballon de gosse, un bout de n'importe quoi posé n'importe où, chemin de vie rendu chemin de croix.

Dans l'appartement, le jour avait fini de décliner, seule, une petite lampe luttait contre la pénombre. On distinguait à peine une prison miniature qu'il agrandissait au fil des jours et du ramassage d'objets divers dans les poubelles, les caniveaux, les friches industrielles, tous les endroits de rejet. Ces morceaux de matériaux divers reprenaient vie dans cet assemblage hétéroclite, sorte de Palais du facteur Cheval des prisons, capharnaüm anachronique. Un bruit de sonnette sortit le vieil homme de sa torpeur. Son esprit embrumé examina laborieusement le motif de cette irruption sonore dans sa quié-

tude. Il jeta un œil sur sa montre : 20h55. Il pensa : drôle d'heure pour une visite !

Qui pouvait donc sonner ? Il ne recevait jamais de visites, ses potes truands étaient tous morts sur le bitume, en taule, ou à l'hospice. La concierge n'avait jamais osé frapper chez lui, même pour les étrennes. Il se leva et en avançant péniblement vers sa porte, regretta de ne pas avoir fait mettre un œilleton sur celle-ci.

– Qui est là ? demanda sa voix rauque, rongée par l'alcool, l'âge et le tabac.

Personne ne répondit. Il régnait un silence d'enfer. Il observa cette porte aveugle, muette et inquiétante, se retourna pour ouvrir un tiroir qui fit un bruit grinçant comme beaucoup de tiroirs oubliés et sortit un pistolet Herstal, une marque belge qui équipait la police française dans les années soixante et soixante-dix et même les policiers les moins gradés ou les plus malchanceux, jusqu'au tout début des années quatre-vingt.

Une arme de vieux truand, la seule qui soit restée de son passé, un des rares objets lui rappelant sa vie de bandit dans cet appartement.

Il fit reculer la culasse, pénétrer une cartouche dans la chambre et l'arme prête à servir dans la main droite, s'apprêta à ouvrir, lorsqu'une pensée le saisit : et si on venait m'assassiner ? Il chassa vite cette idée, il n'intéressait plus personne pas même un tueur en série en quête désespérée de victimes.

Ses doigts tournèrent doucement la clé, car il fermait toujours à clé puis il saisit la poignée et dans un élan de jeunesse insoupçonnée tira vigoureusement la porte vers lui, presque à en faire tomber sa vieille carcasse.

Le couloir était allumé mais vide, pas de bruits de pas dans l'escalier, seule échappatoire pour descendre au rez-de-chaussée et quitter cet immeuble. Un fantôme venait de s'échapper. Il claqua brusquement la porte et se rua sur sa fenêtre donnant sur la rue, le trottoir était désert.

Durant une bonne heure, il resta dans ses pensées, immobile à épier la nuit, puis il s'endormit. Le lendemain matin, il trouva devant sa porte d'entrée un programme de cirque. Il pensa : je ne l'ai pas vu la veille mais il devait y être. Ce fascicule émanait du cirque Rancy, une enseigne avalée par la crise, qui du temps de sa splendeur faisait presque jeu égal avec les géants Pinder, Grüss et Bouglione avant qu'un de ses éléphants, un jour de mauvaise humeur, n'écrase son dompteur et qu'une cascade d'ennuis divers ne conduise ce chapiteau à fermer définitivement au milieu des années soixantedix. Jo feuilleta nerveusement ce magazine, dont le temps avait rendu jaune le papier et fades les couleurs. Pour être bien sûr que Jo se trouve dans les pages, sa silhouette avait été entourée maladroitement, avec un feutre rouge.

Le vieillard se vit donc en page quatorze, juste derrière les lions, en bord de cage, prêt à intervenir si le domptage dérapait, une longue tige métallique s'achevant en trident posée à terre, sa tête minuscule, sa silhouette accroupie, pour ne pas gêner, ni effrayer les spectateurs. Il pensa qu'il avait bien vieilli et que ces quelques mois passés dans ce cirque ajoutés à ceux dans une autre enseigne, bien plus modeste : le Cirque des Artistes, mais qu'il préférait oublier, avait constitué la quasi intégralité de la durée de son travail honnête.

Cette impression fut vite corrigée lorsqu'il se rappela de quelques larcins commis durant son séjour dont le vol et la vente d'un bébé tigre à une autre famille de circasiens, des gens du voyage, comme ceux qui l'employaient mais qui, en dépit de cette fraternité supposée ou réelle entre gitans, n'avaient eu aucun complexe à commander l'opération. Il s'était fait mordre et griffer durant ce vol mais avait attribué la paternité de ces blessures à un puma qui ne sortait jamais de sa cage car personne n'avait réussi à lui faire effectuer le moindre numéro, un gros chat cyclothymique ayant parfois ses humeurs. Et puis, il se remémorait l'autre cirque, cet enfant, les coups, son départ précipité à cause de cette mort idiote qui n'avait jamais vraiment cessé de le hanter.

Après ces réflexions, il commença seulement à s'interroger sur les raisons ayant poussé quelqu'un à sonner chez lui pour lui remettre cette revue, remettre ? Ou seulement la poser après l'avoir averti par ce coup de sonnette et vite déguerpir ; la deuxième solution lui paraissait la plus crédible et aussi la plus inquiétante. Le programme datait de 1972, 42 ans. Il pensa :

– Un type a mis 42 ans pour me retrouver mais pourquoi ? Et dans quel but ? Quelqu'un m'a-t-il dénoncé pour le bébé tigre ?

Le propriétaire du cirque aurait alors sûrement cherché à se venger, à le faire tabasser, mais il y a tellement de tensions dans ce milieu que les vengeances si elles n'aboutissent pas rapidement sont vite abandonnées pour être aussitôt remplacées. Il contempla les traces sur sa peau, 42 ans après, de ces griffes de bébé félin, il ne restait plus grand-chose, pas la cicatrice à frimer comme celle de ce

dompteur qui s'était fait arracher la moitié du dos. Une cicatrice d'auxiliaire de cirque. Les vrais drames dans ce milieu ne touchaient que les vedettes. De temps en temps un soigneur se faisait bien arracher un bras, mais à côté des colonnes vertébrales brisées, des jambes broyées, des corps lacérés rendus méconnaissables, des farandoles endiablées dans les cages, des chutes sans filet ou à côté du filet, ou dans le filet mal attaché, des colères des éléphants, des couteaux qui atteignaient leur cible vivante, des ruades des dromadaires, ce type d'accident était du petit rien dérisoire. Le monde du cirque était scindé en deux : les vedettes qui, pour la plupart, mettaient leur vie en jeu dans la lumière, et les autres : l'intendance, les hommes de l'ombre ignorés du public, les sans-grade, les sans-risque. Eh bien Jo, dans cette catégorie, avait quand même réussi à récolter une blessure.

Peut-être existait-il une deuxième raison issue d'un autre cirque ? Celui d'après, celui des cauchemars parfois, même si ce programme venait d'une enseigne différente mais, cette autre possibilité, il préférerait ne pas l'explorer même si elle lui semblait plus plausible.

Assis dans son fauteuil, il se remit à gamberger : qui avait décidé de s'inviter ainsi, dans sa vie, après tant d'années ? Que voulait dire cette mascarade ? Pourquoi avait-on entouré sa silhouette en rouge, rouge, la couleur du sang ? Il n'était pas si bigleux, il se serait trouvé quand même, certes il était diminué mais il y voyait encore.

Son esprit était parcouru par de multiples sensations : une extrême curiosité, une peur intense, celle d'être assassiné, la joie de vivre enfin un événement rompant la monotonie, une certaine fierté que quelqu'un s'intéresse

à lui, une excitation à l'idée de devoir peut-être réutiliser ce vieux pistolet noir, la crainte que cet envoyé du passé ne lui kidnappe son chien.

De demi-verre en demi-verre, il finit la bouteille, l'esprit écartelé dans un sentiment d'excitation morbide jubilatoire. L'envie lui prit de parcourir à nouveau ce document, de voir s'il y reconnaissait des gens, des bêtes, mais ce programme lui paraissant définitivement maudit, il le posa presque avec dégoût dans un tiroir vide jadis destiné à ces revues de grilles de mots fléchés qu'il n'arrivait jamais à finir.